

Itinéraires

Itinéraires

Littérature, textes, cultures

2009-4 | 2009

Pour une histoire de l'intime et de ses variations

Voltaire. Le refus de l'intime

Jean Goldzink



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/598>

DOI : 10.4000/itineraires.598

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 65-74

ISBN : 978-2-296-10791-5

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Jean Goldzink, « Voltaire. Le refus de l'intime », *Itinéraires* [En ligne], 2009-4 | 2009, mis en ligne le 24 juillet 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/598> ; DOI : 10.4000/itineraires.598

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Voltaire. Le refus de l'intime

Jean Goldzink

Quand on veut être intime, il faut dire des choses
intimes.
Stendhal

- 1 Qu'est-ce que l'intime ? Partons du sens commun le plus ingénu : une expression soit de l'intériorité la plus intérieure, soit de faits domestiques privés en principe réservés à un petit cercle. Il semble donc qu'on parle d'intime par opposition au, ou distinction du, domaine des choses et sentiments dicibles, communicables, propres à l'échange public¹. L'aire intime est à l'évidence mouvante, puisqu'elle obéit au moins à trois paramètres flexibles : le lieu, le moment, le mode d'expression. On admettra sans peine que l'épanchement de l'intimité n'a pas le même sens s'il passe par un livre (*Les Confessions*) ou par des lettres (Correspondance de Voltaire). Par conséquent, il faut prendre en compte un quatrième paramètre, le destinataire. Celui-ci varie selon son extension, mais aussi sa qualité (roi, ami, maîtresse, lecteur anonyme, soi-même...). On ne peut pas faire non plus l'impasse sur la nature de la chose intime : extase mystique ou singularité sexuelle, pour sauter de sainte Thérèse à Rousseau. La principale difficulté d'appréciation de l'intime tient évidemment aux codes sociaux délicats, intuitifs, qui règlent ou libèrent l'usage du décent, du convenable à telle époque, dans tel milieu. Ce tact historique semble assez ardu à retrouver, la lecture des manuels rhétoriques n'y suffit pas. En tout cas, j'avoue d'emblée mon peu de compétence. Fort heureusement, il se peut que je n'aie guère à en faire usage.
- 2 À ces difficultés générales s'ajoutent, pour Voltaire, l'immensité de l'œuvre, la variété des genres, l'ampleur vertigineuse de la Correspondance. Où chercher, et quoi ? J'élimine le théâtre, l'histoire, la philosophie pure, la critique littéraire, la poésie épique et morale, les satires, les récits. Voltaire est peut-être dans ses Contes, comme le pensait Jacques Van den Heuvel, mais pas sous le rapport de l'intimité exprimée, lisible, au sens posé plus haut. Évoquer l'intimité des personnages me paraîtrait ici à peu près dénué de sens. Quand, dans le dernier chapitre de *l'Essai sur les mœurs*, Voltaire signale, sur un ton assez vif, qu'en Orient un étranger a le droit d'acheter des terres, il fait allusion, *in petto*, au

droit suisse, et donc à un fait biographique. Mais cela échappe au lecteur, ne répond à aucun désir de confiance personnelle, d'expression du moi (à la manière de Chateaubriand dans *l'Essai sur les révolutions*). Resteraient donc les écrits intimes, et les lettres. Il me semble logique de les aborder séparément.

Voltaire aux prises avec l'autobiographie

L'oncle, la nièce, le prince

- 3 L'inévitable antithèse entre Rousseau et Voltaire ne peut faire oublier que ce dernier s'est essayé par trois fois au récit de soi. Le premier projet fait suite à l'équipée prussienne. Réfugié en Alsace (Louis XV lui a interdit Paris), Voltaire imagine de se venger de ses déboires allemands en rédigeant des lettres de Berlin à Madame Denis. Lettres antidatées, à coup sûr, comme André Magnan l'a établi, sans qu'on sache exactement, à ma connaissance, s'il les corrige ou les invente de toutes pièces dans l'après coup de la rage. On ne le sait pas, parce qu'il avait réclamé à sa nièce ses lettres « authentiques » (celles réellement expédiées de Berlin), pour travailler à une œuvre censée s'inspirer de Fielding. Comme elles ont disparu, que l'ouvrage projeté n'a pas été conservé sous une forme autonome, les lettres imaginées ou réécrites ont été versées après la mort de Voltaire dans la Correspondance, dès 1790. Certaines sont parmi les plus célèbres, et ont figuré pendant presque deux siècles, à titre de documents, dans toutes les biographies. Il n'est d'ailleurs pas certain que le beau travail érudit d'André Magnan leur ait rendu service, en les dépouillant de leur label !
- 4 Ni vraies lettres, ni parties d'une œuvre fictionnelle achevée, elles flottent désormais dans un entre-deux problématique, un clair-obscur incertain. La critique, en faisant son travail, a désenchanté notre mémoire émerveillée. La vérité ternit l'intime, dépossédé de son immédiateté, époustouflante d'esprit, de verve, de spontanéité comique. L'esprit d'escalier, dont Rousseau s'accuse dans *Les Confessions*, ronge à jamais les lettres de Berlin, devenues lettres de Colmar. Sans rien reprocher à cette charmante cité, force est d'admettre qu'elles n'y gagnent rien, en dehors d'une place dans une histoire du faux-vrai, ou de la mystification, en l'occurrence peut-être involontaire. Car Voltaire avait remis leur sort posthume entre les mains de sa nièce et amante. En effet, il les savait impubliables du vivant de Frédéric II, qui refusa de mourir avant son maître en Belles-Lettres.
- 5 Ni fiction romanesque, ni diction de l'instant, les fameuses missives ne pouvaient rêver meilleur destin que la Correspondance, où les éditeurs de Kehl les ont rangées, sans doute sans connaître leur véritable histoire. Je doute que leur intérêt *poiétique* égale le lustre de l'intimité, perdu sans recours.
- 6 Mais qu'en est-il de cette intimité si longtemps prise au mot ? Voltaire, en (re)composant des lettres adressées à Madame Denis, restée à Paris, prétend certes détailler ses sentiments secrets, ses doutes sur l'amitié de Frédéric II, sa nostalgie de Paris et de sa nièce, ses hésitations sur la justesse de son choix, ses craintes et regrets. Vérité officielle d'une position flatteuse, vérités plus douloureuses et humiliantes de la confiance épistolaire. La lettre intime exhibe l'envers trompeur du statut d'homme de lettres exilé à la cour d'un roi despotiquement capricieux, sans scrupule à l'égard de ceux qui, véritables prisonniers, dépendent matériellement de lui (ce n'est pas le cas de l'écrivain, aux bottes pleines de foin). Cependant, si la pseudo-correspondance n'hésite pas à dévoiler les

secrets intimes du roi (son homosexualité timide, expéditive, pour tout dire passive) et d'autres personnages pittoresques, il ne s'estime en rien tenu au même devoir de vérité à l'égard de soi.

- 7 Nulle confiance indiscreète, nul secret, motus absolu sur sa liaison avec Madame Denis comme sur ses affaires d'argent, dont certaines irritèrent fort le roi philosophe. Qu'on m'entende bien, je ne reproche rien, j'aime au contraire cette retenue d'un autre âge, cette saine frustration de nos curiosités voyeuristes ! Qu'avons-nous à faire des pollutions et rêves nocturnes de Voltaire, et même de ses magouilles financières avec ou sans Juifs, aussi croustillantes soient-elles ? Il songe davantage à Ovide et Du Bellay, célèbres exilés, au statut des hommes de lettres, au pouvoir absolu, aux intrigues de cour, aux anecdotes piquantes (les mœurs), qu'à ces trivialités privées pour lui sans aucun intérêt. Le véritable héros du recueil arrangé, ce n'est pas lui, c'est le roi. Le portrait éclipse l'autoportrait.
- 8 On ne se dévoile pas, on dénude le prince le plus célèbre d'Europe, saisi, comme chez Tacite et Suétone, au quotidien, au débotté. Pas sculpté, crayonné sur le vif, comme Voltaire le sera à Ferney par Huber. La confession, on s'en doute, n'a rien pour plaire à Voltaire. Mais ce sceptique libertin devenu roi des philosophes (gloire et coups réunis), à condition qu'ils s'acceptent ignorants, ne se réclame pas plus de Montaigne. Nul projet de connaître l'Homme à travers soi. L'œil, faute de se voir lui-même, croque le monde. De Charles XII à Louis XIV et Frédéric II, sur des modes si dissemblables, c'est la gloire du modèle qui fascine l'écrivain, c'est la curiosité de l'historien, c'est le dehors qui priment. Le véritable intérêt est hors de soi, sous l'apparence du contraire.
- 9 Les modèles littéraires, en rien imités, loin d'emporter le désir de se connaître, poussent au contraire, par un sûr instinct esthétique, à construire une figure recomposée : un poète mi-dolent, mi-ingénu à la cour d'un roi homosexuel, littérateur, tyrannique, et pseudo-philosophe. Mais fascinant. Ce qui doit intéresser le lecteur du futur, si l'œuvre improbable parvient jusqu'à lui, c'est l'intimité du prince et du témoin, la véracité du portrait au fil des jours, peintre et modèle rassemblés sur la toile, mais pas sur le même plan. Aussi bien, la primauté du dehors se redouble : Frédéric est saisi, pour l'essentiel, à travers ses actions et ses passions, ses conduites et paroles. Frédéric intime, c'est Frédéric au privé, le grand homme au quotidien, tel qu'aperçu durant trois ans par le narrateur, témoin et victime.
- 10 A-t-on raison de retirer ces lettres de la Correspondance ? Je n'en suis pas certain. Pour que l'opération se justifie, il faudrait qu'elles accèdent au statut de fiction autonome, de récit épistolaire autosuffisant. Sans même évoquer la question de leur début et de leur fin, tranchée par décision d'éditeur, du nombre de lettres concernées, etc., il est évident que le recueil reconstitué par A. Magnan ne fait pas une œuvre, un tout satisfaisant, achevé, esthétiquement consommé. Rien ne garantit qu'un nombre indéterminé de missives ne reproduise pas (à quelques détails près, qu'il reste à préciser au cas par cas) des lettres « authentiques ». Voltaire a incontestablement retouché certaines lettres. *Mais jusqu'où ?* Et deviennent-elles *ipso facto* fictives ? Des corrections, un travail d'après coup, cela suffit-il à les faire basculer dans le fictionnel plein et entier ? La vérité est-elle liée corps et âme à l'immédiateté ?
- 11 Le dossier des Lettres de Berlin ne me paraît nullement fermé. Pour assurer une certitude, il faudrait pouvoir comparer les lettres effectivement envoyées de Berlin et celles qui ont si longtemps passé pour telles. Or, même dans ce cas idéal, il demeurerait cette interrogation troublante : et si les lettres de l'immédiat après coup (1753-1754) étaient plus vraies que celles de l'instant ? L'esprit d'escalier plus authentique que les à-peu-près,

ou les silences, du moment ? Chacun de nous n'en a-t-il pas fait l'expérience, comme Rousseau ? De plus, j'y insiste, il ne s'agit pas ici de la différence claire entre ce qu'on a dit et ce qu'on aurait dû dire, faute de savoir ce que Voltaire a effectivement écrit de Berlin à Madame Denis, sous couvert d'un rapport intime, plus intime que les lettres ne le laissent entendre.

Monsieur de Voltaire en ses Mémoires

- 12 Il est évidemment abusif, à propos des Lettres de Berlin, de parler d'autobiographie. La durée est trop courte, le dispositif trop lacunaire, le désir trop vacillant, les références littéraires au genre trop absentes du projet, guidé par le ressentiment. Autant nommer *Les Regrets* une autobiographie ! En revanche, les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même* (1758-1760) en relèvent sans conteste. Remarquons aussitôt un premier retrait : il s'agit d'une autobiographie au service d'une biographie future ! Voilà qui ne présage rien de bon pour les amateurs d'épanchements et révélations intimes. Le titre ne s'avance pas sur le chemin de saint Augustin ni de Montaigne. Deuxième amputation tout aussi ferme : on commence en 1733 (à 40 ans), par la retraite studieuse à Cirey en compagnie de Madame du Châtelet. C'est sur elle et ses talents que s'ouvre le récit. Rien sur la famille, rien sur la jeunesse ni l'enfance. Rien sur les débuts littéraires, les goûts et les penchants. On ne nous dit même pas que l'exil campagnard, présenté comme volontaire et décidé en commun, fit suite à la condamnation des *Lettres philosophiques* et à un mandat d'arrêt ; que Madame du Châtelet ne consentit, malgré son courage, qu'avec recul et retard à « s'ensevelir dans un château délabré », pour se consacrer aux sciences ! Elle était pourtant morte en 1749. Rien non plus sur leurs relations, soit qu'on écrive sous les yeux de Madame Denis, soit plutôt qu'on s'estime tenu de voiler l'intime. Monsieur de Voltaire n'est pas un amant, c'est un écrivain fameux, et c'est à ce seul titre qu'il mérite une biographie, préparée par une autobiographie *ad hoc*.
- 13 Point question de passer par le confessionnal, le récit d'enfance, les tribulations amoureuses, les tourments poétiques, les interrogations philosophiques, les amitiés nouées et défaits, ni même les fortunes littéraires. De quoi s'agit-il donc ? Après six paragraphes sur Cirey, un autre sur un voyage d'affaires à Bruxelles, nous tombons en 1740 sur « le gros roi de Prusse Frédéric-Guillaume », enfin décidé à plier bagages au profit de son aimable fils, correspondant de Voltaire depuis 1736. Au bout de quelques paragraphes corrosifs sur le père, nous voilà dans le... sujet : voyage diplomatique de Voltaire à Berlin, tableaux satiriques des deux cours royales, éloge de Madame de Pompadour, entrée imprévue à l'Académie française par la porte politique, mort de Madame du Châtelet en six lignes, *via* le bon roi Stanislas à Lunéville... Où va-t-on ? À Berlin, bien entendu. Chez Frédéric, jusqu'ici privé du poète par sa maîtresse et amie (sa « rivale », disait le roi !).
- 14 Le sujet n'est donc pas plus l'auto-dévoilement que le récit d'une carrière littéraire, mais bien la rencontre d'un homme de lettres fameux et d'un souverain célèbre. Ce que Voltaire met en place, parallèlement à *Candide*, avec un talent prodigieux, une verve rare, c'est l'*autobiographie comique*, la comédie gaie-amère d'une impossible cohabitation. La palme revient sans conteste à l'emprisonnement de Francfort, transmué en épisode hilarant. Après le style dolent des Lettres de Berlin, le récit de soi en éclat de rire, conclu sur un renversement imprévu : au vu des exploits de Frédéric à partir de 1756 (guerre de Sept Ans), « Il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites

malices, et même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros² ». Plaidoyer *pro domo* par couronne interposée ? Je ne le crois pas du tout. Nul souci chez Voltaire de s'examiner sous l'œil de Dieu, de soupeser le bien et le mal, de radiographier l'intimité pour traquer le péché, ni même l'individualité, l'identité personnelle, la singularité de son moi. Le premier écrivain parvenu (avec Rousseau) au statut de célébrité médiatique, de grand homme statufié de son vivant, ne s'intéresse absolument pas à soi ! Ses Mémoires ? Une bonne occasion de rire. Mais rit-il quand il propose à ses confrères, le plus sérieusement du monde, de gagner leur indépendance à son exemple, en gagnant de l'argent à la lecture des décrets du Conseil des finances ? Déconcertant Voltaire, qui se dissimule à jamais derrière l'esprit comique et une ingénuité indéfinissable. Mais cherche-t-il même à se cacher ? Et feint-il la candeur ? J'en doute.

Du je au il

- 15 Troisième et dernier essai : *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade* (1776). On passe de l'épopée comique à César, de l'homme aux œuvres, sous l'objectivité distanciée du récit à la troisième personne. Modèle romain ou aristocratique, aux fins d'une publication jusqu'ici interdite. Qu'est-ce donc pour Voltaire qu'un récit de soi non dévoué au comique ? Un récit bref. Le tour du problème Voltaire est réglé en cinquante pages, agrémentées de poèmes. Ce devoir de sobriété et de véracité est revendiqué d'emblée, c'est la marque du genre historique inscrit dans le titre. Mais c'est aussi, bien évidemment, le souci de ne pas gonfler la grenouille en bœuf, le moi en totalité boursouflée. Le dernier récit de vie « se veut hors des visées satiriques et hagiographiques qui ont inondé l'existence de Voltaire comme d'aucun autre auteur avant lui³ ». Il s'agirait donc, à croire l'incipit, non pas d'un plaidoyer, mais d'un souci de rectification précise des faits, déformés par la polémique.
- 16 De là sans doute la prise en compte, pour la première fois, de l'enfance. Mais il ne s'agit en rien du projet rousseauiste de chercher dans l'enfant les racines, les structures de la personnalité, Voltaire l'indique d'emblée. Il s'agit de préciser un problème de date, celle de sa naissance, puis de noter sa précocité poétique, qui le dégoûte des études de droit programmées par la famille. Pour la première fois aussi, Voltaire, comme annoncé dans le titre, s'intéresse aux « œuvres », en l'occurrence *Œdipe*, puis *La Henriade*. Cependant, il ne cherche pas à déceler une quelconque liaison entre sa personnalité et ses productions. Ce qui l'intéresse, c'est par exemple de noter un thème majeur de nos trois œuvres : la guerre littéraire, les cabales, les intrigues, les jeux de pouvoir. Mais, quoiqu'il ait été l'objet d'attaques furieuses et incessantes tout au long de sa vie, le récit ne verse dans aucun pathos, ne cherche en rien à émouvoir le lecteur. Le narrateur impersonnel s'en tient à la trame sèche des faits retenus, qui, en dernière analyse, concernent moins un individu saisi dans sa singularité que le corps des gens de lettres et les mœurs de la nation. On retrouve par conséquent cette étrange extériorité par rapport à soi, qui nous a déjà frappés.
- 17 En fait, pas plus qu'à la première personne, épistolaire ou narrative, Voltaire ne se soucie de tracer un autoportrait, ni même de dégager des fils psychologiques ou existentiels. Son récit ne dessine aucune destinée, intime ou sociale. Je ne désigne pas un manque, loin s'en faut, je tente de caractériser un genre de récit de vie dont tout l'intérêt me semble au contraire résider dans sa parfaite indifférence à l'intimité, par opposition presque

emblématique au dessein rousseauiste, dont Voltaire, faut-il le rappeler, ignore tout. *Les Confessions* l'eussent d'ailleurs plongé dans l'ébahissement et sans doute le dégoût, traduit en satire.

- 18 Indifférence à soi en tant que sujet individualisé, indifférence à toute instance de culpabilisation morale ou religieuse (qu'ai-je fait de ma vie ?), indifférence aux tabous (l'homosexualité, l'argent). Il semble difficile d'imaginer déisme plus détaché des valeurs chrétiennes, conscience moins tourmentée d'elle-même. Parler de sécheresse (qu'on la rapporte au cœur et/ou à l'éthique aristocratique, voire à la richesse, comme feront les émules de Rousseau et Stendhal) me paraît de peu d'intérêt. Pourquoi faudrait-il à toute force se dénuder en public, se confesser à la face du monde, comme le veut la modernité à la suite de l'Église, qui en tirait au moins bénéfice ?
- 19 Contrairement à Rousseau, Voltaire comme Diderot ne rapportent pas la vertu aux pures intentions du cœur, mais aux actes de compassion et d'entraide. Toujours les faits, en morale comme en Histoire. Rousseau veut le bien, et fait peu, ou rien. Mais quel étalage de bonté ! Sans la moindre grandiloquence, le *Commentaire* évoque Ferney, pour dire ce qu'il y fit. Ce que nul écrivain avant lui n'avait jamais fait ; mais cela, ce n'est pas lui qui le dit, ni qui pousse le lecteur à le penser. Chercher chez lui de la mauvaise foi, des intentions morales retorses, c'est lui prêter trop d'états d'âme ! Que voulez-vous sonder chez un homme qui vous déclare en toute quiétude qu'il jouit paisiblement de son « opulence » et du plaisir de faire enrager ses collègues ? Parler de cynisme me semble inexact, c'est l'étrange naturel de cette étrange candeur qu'il faut interroger, sans espoir de réponse. La psychanalyse l'eût fait pouffer, comme faisaient les cérémonies religieuses. Quel dommage qu'il n'ait plus eu la présence d'esprit de narrer les bouffonneries cléricales autour de son cadavre, à la façon de Berlin et Francfort...

Une année dans l'usine à lettres

- 20 Je choisis au hasard un an de correspondance à Ferney. Soit le volume XI de la Pléiade (1987), que je feuillette sur douze mois à partir de juillet 1772. Les lettres sont là, sur papier bible, agrémentées de notes. Un peu de patience suffit, à condition de savoir ce qu'il faut chercher. En effet, que serait-ce ici que l'intime ? L'aveu d'une colique, d'une pensée amère, d'un petit fait journalier, une humeur passagère, une spontanéité sans retenue ? Mais ce qu'on définit alors, c'est tout bonnement le genre épistolaire dans sa face privée ! (qui n'exclut pas une lecture immédiate plus large, sans même attendre la postérité, toujours déjà inscrite dans l'acte d'écriture, de réception et conservation).
- 21 Quand Voltaire déclare au duc de Richelieu, le 4 juillet 1772 : « Tout est passé, et on passe enfin soi-même pour aller retrouver le néant, ou quelque chose qui n'a nul rapport à nous, et qui est par conséquent le néant pour nous », est-ce de l'intime ? Par la forme, non. Et sur le fond ? Je suis incapable de trancher, comme pour ce billet du même jour à Jacob Tronchin et Richard Neville : « Je suis bien malade, mais cela ne fait rien : venez tous deux ce soir sans cérémonie ; si je suis mort, Madame Denis vous donnera à souper ; si je suis en vie nous boirons ensemble. » Nous ne sommes ni dans l'intime ni dans la politesse cérémonieuse. Où alors ? Dans la familiarité spirituelle, l'art fait homme du ton juste, c'est-à-dire adéquat au destinataire et à l'occasion. Autre exemple, en fin de lettre à d'Alembert : « Je m'affaiblis beaucoup ; et si je suis quelquefois *Jean qui pleure et qui rit*, j'ai bien peur d'être Jean qui radote ; mais je suis sûrement Jean qui vous aime » (13 juillet). Aura-t-on beaucoup avancé en disant qu'on dévoile un petit coin d'intimité pour

s'esquiver élégamment ? Malgré toute sa sympathie pour l'illustre vieillard, d'Alembert n'avait aucune raison de s'inquiéter, son académicien du Jura ne radotait pas. Et ne confiait rien, sinon qu'il restait égal à lui-même.

- 22 À presque chaque correspondant de ce mois et des suivants, Voltaire met en scène âge et infirmités (ses yeux se gâtent en hiver, la neige les aveugle, la goutte voyage sur son corps) : « Le vieux malade se met à vos pieds avec attachement, admiration, respect et syndérèse » (à Frédéric II, 31 juillet). Jusqu'à cette signature du même jour : « LE VIEUX MALADE DE FERNEY », moult fois déclinée, souvent pour excuser une réponse tardive. Madame du Deffand en reçoit l'aveu, si besoin était : « Mon corps n'a pas plus changé que mon esprit. Je suis toujours malade comme je l'étais. Je passe ma vie à faire des gambades sur le bord de mon tombeau ; et c'est en vérité ce que font tous les hommes » (10 août).
- 23 Il est d'ailleurs troublant de constater combien de telles allusions fréquentent davantage les missives à Frédéric et Catherine II que les lettres à d'Argental, vieil ami : « Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur est pénétré pour Votre Majesté Impériale... » (1^{er} décembre). La formule canonique figure dans des lettres de vœux : « Le vieux malade de Ferney souhaite une bonne année à Monsieur le général Christin, et à ses douze mille combattants. Le vieux malade a fait une action bien digne d'un homme qui radote » (1^{er} janvier 1773). L'affaire semble se gâter le 19 février, mais l'heure n'était pas venue : « Il m'est arrivé un petit accident, c'est que je me meurs, au pied de la lettre. On m'a fait baigner au milieu de l'hiver pour ma strangurie. [...] mes deux fuseaux de jambes sont devenus gros comme des tonneaux » (au duc de Richelieu). Il est vrai que Voltaire n'était pas censé savoir l'avenir : « Bonsoir ; je crois Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement » (à d'Alembert, 19 février Signé : « RATON COUCHÉ DANS SON TROU »). Le trou ne sera pas cependant couvert de cendres, car « Le malade a juré de ne pas mourir avant l'édition de ce petit recueil » (à Cramer, son imprimeur, vers le 27 février).
- 24 Comment repousser une fin si importune, avec « la fièvre, la goutte, une toux convulsive et une strangurie opiniâtre » ? « Il n'y a, je crois, d'autre chose à faire qu'à ne point manger, boire beaucoup de tisane, du lait avec de l'eau de Saint-Gall, avoir de la patience, et attendre une saison plus favorable » (à Henri Rieu, vers le 27 février). Le plus difficile est sans aucun doute la patience. Le 1^{er} mars, il en est à son vingt-troisième accès de fièvre, le 3 au vingt-huitième, et « entre les bras de la mort », mais pressé de soucis littéraires urgents, car « ce fripon de Valade » lui ayant fait du tort, il faut bien écrire lettre sur lettre pour le réparer avant le grand départ. Le 17 mars, le mourant entrouvre un œil : « Mon cher ami, je crois, Dieu me pardonne, que je suis encore en vie. En ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de mon petit factum à M. de La Harpe. »
- 25 Le répit ne concerne évidemment que le « peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes » (à Frédéric, le 19 mars). Tout juste le temps d'aller « porter mon squelette à moitié mort à Lyon, où j'aurai la consolation de vous voir » (24 mars, à un correspondant). Ou plus exactement, de « ressusciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre », en vue de « donner quelques nouvelles de l'autre monde à Votre Majesté Impériale » (à Catherine II, le 25 mars. Il arrondit à cinquante pour Frédéric le 31 mars). *Ressusciter* n'est pas trop fort pour ce nouveau « Lazare » (11 avril) : « C'est que j'ai été mort pendant près de trois mois, grâce à une complication de maladies qui me persécutent encore. Non seulement j'ai été mort, mais j'ai eu des chagrins et des embarras ce qui est bien pis » (29 mars, à la marquise du Deffand) ; « Je

n'ai pas répondu, Monsieur, à la lettre dont vous m'honorâtes le 13 février, et mon excuse, c'est que j'étais mort » (29 mars, à Joseph-Jérôme Le Français de La Lande), etc.

26 Tant de maladies forgent la sagesse : « Mon cher ange, votre lettre du 13 avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri par la raison qu'à 79 ans avec un corps de roseau, et des organes de papier mâché, je suis inguérissable » (à d'Argental, le 19 avril). Que Catherine Il se hâte, « Il faut absolument que je parte pour le néant » (20 avril). Quel regret de retourner vers l'autre « bord du Styx » sans avoir vu Diderot, qui vient de lui écrire (20 avril). Mais, quoique mort, il n'a pas reçu « tous les sacrements de mon église catholique, apostolique et romaine », la « facétie » antérieure n'a pas été renouvelée, Suzanne Necker en est assurée. « Il est vrai que je ne m'en porte guère mieux », et pourtant, « Je n'avais point du tout mérité ma maladie » (23 avril).

27 Quittons-le sur une conception, dont il se réjouit en bon *grand-oncle maternel*, à défaut de s'intéresser à son enfance :

Mon cher Picard, ceux qui se portent bien ont pu vous faire leurs compliments sur l'embryon de l'âme immortelle logée depuis deux mois entre le rectum et la vessie de madame d'Hornoy, mais ceux qui traînent les restes d'une vie languissante n'ont pu être si diligents. Ils n'en prennent pas moins d'intérêt à la petite machine à peine organisée que vos deux machines ont produite sans savoir comment. Je souhaite au fœtus toutes sortes de prospérités dans le monde ridicule qu'il habitera, et que je vais bientôt quitter. Il est fort vraisemblable que je ne verrai jamais ce monsieur, mais j'aurais été fort aise de voir son père et sa mère à Paris. (5 juillet 1773)

28 Il est clair que les friands d'intimité doivent se tourner ailleurs. Vers les lettres érotiques à Madame Denis, révélées en 1937, où Voltaire convoque l'italien au service de sa flamme, attisée par les fesses blanches, vacillant sous le vent des coliques ? Il n'était pas un grand amant, mais le désir ne se mesure pas à la longueur des ébats ; ni le retentissement littéraire à leur réalité, Rousseau et Stendhal en témoignent. Restera toujours le regret de ne rien savoir sur ce que Voltaire, au plus vif de son âge, écrivit à Madame du Châtelet. Comme pour les premières lettres de Diderot à Sophie Volland, l'intimité des familles l'a emporté sur celle des couples irréguliers. Mais si Voltaire n'ignorait pas que ses lettres survivraient, il attendait l'immortalité d'autres lauriers. Nul doute que la perte de sa correspondance avec la marquise l'eût laissé de marbre. Une épopée et des dizaines de tragédies, solidement encadrées d'autant de volumes, lui semblaient suffire pour traverser le fleuve agité du temps.

NOTES

1. Voir les articles de Véronique Montémont et de Françoise Simonet-Tenant, *supra*.
2. Voltaire, *Écrits autobiographiques*, présentés par Jean Goldzink, Paris, Flammarion, collection « GF », 2006, p. 96.
3. *Ibid.*, p. 29.

RÉSUMÉS

Puisque l'essence de l'intimité est liée à où, quand ou comment on la ressent, l'évaluation de l'intimité devient historique. Avec Voltaire, nous sommes limités à *La Correspondance* et aux œuvres « autobiographiques ». Le deuxième groupe se compose de deux œuvres indépendantes plus les « *Lettres de Berlin* » qui ont été (ré)organisées après les faits. Cet article analyse ces trois œuvres en insistant sur le paradoxe d'une écriture du soi distanciée et comique, où un homme de lettres se place en retrait par rapport à la figure du prince Frédéric II.

Since the essence of intimacy is related to where, when, or how it is felt, appraising intimacy becomes historical. With Voltaire, we are limited to *la Correspondance* and to "autobiographical" works. The latter group is composed of two autonomous pieces plus the "*Lettres de Berlin*" which were (re)organised after the fact. The article analyses these three works by insisting on the paradox of a distanced and comical writing the self, where a man of the arts puts himself in second place after the figure of the Prince Frederic II.

INDEX

Mots-clés : comique, retrait du Moi, correspondance, autobiographie, Frédéric II

Keywords : comic, withdrawal of Myself, autobiography

AUTEUR

JEAN GOLDZINK

Institut d'études politiques de Paris